

## Études littéraires africaines

# Genèses, élans : Sony ! (Amorces d'une lecture sans fin)

Claude Mouchard



---

Numéro 40, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035990ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035990ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Mouchard, C. (2015). Compte rendu de [Genèses, élans : Sony ! (Amorces d'une lecture sans fin)]. *Études littéraires africaines*, (40), 183–186.  
<https://doi.org/10.7202/1035990ar>

## **Genèses, élans : Sony ! (Amorces d'une lecture sans fin)**

« J'ai bien envie de créer une autre littérature, celle des croisements. Des rencontres. De l'Homme contagieux », lit-on dans la lettre à Françoise Ligier du 1<sup>er</sup> décembre 1974. Et un peu plus loin : « Je suis le mec des bouts de chemin – Des bouts de mondes ».

Un événement poétique majeur de l'année 2015 aura été la publication des *Poèmes* de Sony Labou Tansi aux éditions Planète libre (CNRS Éditions, ITEM), dans une édition critique coordonnée par Claire Riffard et Nicolas Martin-Granel, en collaboration avec Céline Gahungu.

Comme nous avons besoin de Sony Labou Tansi, de Sony poète, aujourd'hui ! Et pourquoi les phrases de Sony captivent-elles le lecteur en lui communiquant, fût-ce en plein désespoir, une joie rebelle tout à fait spécifique ? Oui, l'ironie, ou la capacité de rire – soulevant soudain la position de qui parle ou celle de qui lit – sont constitutives de cette poésie *malgré tout*.

Rien de naïf chez Sony. Il en a tant vu, il a tant vécu : nous avons tout à apprendre de lui... Et pourtant, il n'y a pas dans ses écrits une once de cynisme. Rien non plus des faux-semblants et de la vanité enflée trop fréquente chez les poètes.

Le poème se jette dans le vide ; d'un coup, il se donne à nous. Qui ça, nous ? Si nous consentons à nous laisser entraîner par le dévidement des vers de Sony, nous aurons à nous demander à mesure qui nous sommes, ou ce que nous devenons – chacun en particulier, ou, poético-politiquement, en tant que « nous »...

\*

Sony, constate-t-on, fabriquait manuellement ses livres de poèmes. Le soin qu'il prend là est singulièrement sensible dans sa réalisation des titres (avec, par exemple, des traits doubles pour les lettres et avec l'accompagnement de dessins), comme pour une couverture de recueil. N'est-ce pas qu'il veut se donner à lire ses propres vers en bénéficiant de l'arrachement libérateur que crée l'édition ? Il est vrai qu'il y a là aussi, en même temps que de l'obstination, quelque chose là de démuni...

Sony, cependant, ne se laisse pas enfermer dans la posture du poète refusé par l'édition. Exempt d'amertume, il garde toute la liberté de son extrême intelligence.

La présente édition a la saveur de l'inespéré. Et jamais – j'imagine – Sony n'aurait pu imaginer une réalisation pareille. Il aura fallu un travail de « recherche » tout à fait spécifique – et pas au sens (simplement) académique – pour retrouver et rassembler tant de manuscrits, de feuilles de papier dans des états divers. C'est un sauvetage inouï. Et pour nous (nous, encore : je parle en lecteur quelconque, non habilité à dire autre chose que sa fièvre à lire et relire ces pages), c'est toute la joie de recevoir ce don.

Un autre « miracle » – après celui du sauvetage –, c'est qu'à l'évidence, l'édition critique telle qu'elle est réalisée dans ce livre correspond profondément à la poésie de Sony. Le caractère « génétique » nous fait appréhender – ou plutôt sentir-vivre – en tout instant l'élan propre à ces poèmes : c'est contre tout espoir qu'ils se donnent à nous. Nous aujourd'hui : en tant que lecteurs plus qu'improbables pour Sony au moment où il traçait les lignes ici imprimées (ou parfois visibles en facsimilés).

Soit, quasiment au hasard, en feuilletant l'énorme livre (où l'on n'étouffe jamais, où tout respire) à la page 597, le poème intitulé « Préface ». Préface à quoi au juste ? La poésie chez Sony s'anticipe elle-même : elle est déjà, à chaque fois, toute dans son bond... (Et soudain je pense à un autre auteur dont toute une partie de l'œuvre ne fut publiée – et d'abord difficilement déchiffrée – que bien après sa mort : Robert Walser. Parlant de Kleist, essayant lui-même de comprendre l'écriture contre tout espoir de l'auteur du *Prince de Hombourg*, il veut recomposer le moment où l'écriture se lance quasi au hasard, il veut dire l'instant vécu – qu'il attribue à Kleist – du basculement dans le vide, et il écrit alors cette phrase pleine d'une certitude tremblante : « il faut que l'air soit un pont... »). « Préface », donc, comme une anticipation – lucidement dépourvue de tout soutien ou de tout accueil assuré – de l'écriture par elle-même. Pour dire-faire un geste qui se jette en avant sans aucun appui.

Il faudrait suivre – vers après vers, c'est-à-dire, souvent, d'un mot au suivant – le déroulement-vie du poème (et l'on bénéficie, p. 595, d'un facsimilé du manuscrit de ce début de « Préface »).

Le premier mot – et vers –, c'est « Maintenant ». Mais ce présent est aussitôt suivi, au vers suivant, d'un passé composé : le poème, pour bondir et se dérouler, prend appui – comme d'un coup de talon – légèrement en arrière de lui-même : « j'ai réveillé / Les / choses / dans une folle /course / Jusqu'à /Dieu ». La « folle course », c'est un trajet (qui vient d'avoir lieu, qui n'est pas encore

du passé) parmi les choses, et c'est indissociablement le poème se formant. Et voici que la formule « jusqu'à Dieu » dit la destination du poème lancé-livré à l'inespéré : les mots, phrases ou vers sont jetés vers une écoute inespérable, pour un impossible « interlocuteur » (celui que, selon Mandelstam, le poème requiert dans sa formation même, mais sans jamais le laisser se concrétiser).

Dans le cours de ce poème (par exemple), des événements surviennent, que l'édition génétique rend visibles : quelques ratures, et des réécritures (signalées, comme il nous est expliqué p. 52, dans « Principes généraux d'édition », par « le passage à un corps plus grand »). On découvre, par exemple, dans le cours de la phrase « J'ai / porté de la viande / qui [...] », qu'une version au passé « n'était pas d'ici – » se substitue à la formulation première : « n'est pas d'ici – ». Le passé composé repousse légèrement dans le passé, en effet, ce qui est nié pour passer, dans le vers qui suit immédiatement, à l'affirmation, fragile certes, mais d'autant plus nécessaire, d'un présent : « Maintenant »...

Oui l'édition génétique donne à sentir, à vivre, l'élan Sony.

J'ai pris là un cas de correction minimale. Dans « Parodie de la charogne », par exemple (p. 420-422), les corrections sont beaucoup plus abondantes, et combien passionnantes. Ou encore, en lisant les deux versions du puissant et sombre poème intitulé « 1967 », il y aurait à suivre et interpréter la suite d'événements d'écriture qui, de la dédicace (inscrite avant le titre du poème) « À Toi Mon Procureur général Ngazadi » (où le possessif « Mon » est certainement lourd de sens politique), conduit à la formule (insérée elle aussi avant le titre du poème) : « Nos morts ont droit au souvenir ».

L'édition génétique nous rend visibles, en particulier, les corrections rapides : celles qui ont dû advenir presque à mesure, et comme en libérant l'avancée même du poème. Les modifications que nous découvrons auront eu lieu dans et pour l'élan ; et par les ratures se relance en effet l'aventure la plus libre du poème.

Dans sa présentation du recueil *Ici commence Ici*, Nicolas Martin-Granel donne la précision suivante : « Le texte a été établi d'après le seul imprimé, l'éditeur souhaitant publier le facsimilé du manuscrit et n'ayant pas consenti à nous en transmettre une copie d'usage pour la présente édition. Ceci n'est donc pas une édition génétique, la seule du volume. »

Telles sont les aventures des œuvres laissées à l'état de manuscrit après la mort de l'auteur. Ceux qui s'en trouvent être les dépositaires n'en font pas forcément les meilleurs usages. (La nièce de

Flaubert, Caroline Fanklin-Grout, se permit, en un endroit décisif du texte de Bouvard et Pécuchet, laissé à l'état de manuscrit à la mort de Flaubert, une désastreuse intervention – qui égara, non sans comique il est vrai, quelques générations de chercheurs et penseurs.)

Cependant, à lire ces vers sans corrections ni ajouts, on y trouve, paradoxalement, ce qui, dans la poétique même de Sony, donne toute sa valeur à l'édition génétique de ses poèmes. Dans « Poème deux », par exemple, le geste du poème rebondit sur lui-même. « Il était une fois », dit le premier vers. Et aussitôt les vers suivants, loin de se laisser emporter dans une simple successivité, suspendent le mouvement et se retournent sur ce vers initial : « Mais / pourquoi cette fois fragile / pourquoi cette fois / cassante / où les choses étaient mal habitées... ». Sans doute, dans ce reflux du poème sur son incipit, y va-t-il des « choses » mêmes, de leur fragilité et, très allusivement, d'un état déplorable du monde. Mais c'est aussi la réalité des mots du vers initial qui se fait rétroactivement sentir comme « fragile » et « cassante ». D'où les vers qui surgissent alors : « L'homme s'insurge s'énervé et moisit / tous ces mots / qui ratent / dans des cœurs / qui partent... »

Tout, ici, demanderait à être commenté. Je ne peux que souligner cette évidence : les mots du poème, chez Sony, peuvent à tout moment devenir eux-mêmes événements ou choses ; ils se redressent, obstacles et passages à la fois ; ils créent dans le cours vivant du poème un tourbillon, un trouble, ou quelque rejaillissement inattendu.

Oui, il arrive qu'un poème de Sony reflue, l'espace d'un instant, sur lui-même ; il ressent alors ses propres mots ; et voici qu'il les traite, très vite, comme son sujet même : non plus seulement ce au moyen de quoi il parle, mais aussi cela dont il parle. Rien là, il est vrai, qui s'appesantisse lourdement en un procédé. Tout, toujours, chez Sony, se livre à l'élan qui emporte la pensée et la parole. Il reste qu'à ces caractères de l'écriture de Sony, on peut reconnaître une affinité essentielle avec le travail des corrections. Y avoir accès dans cette grande édition génétique, c'est mieux lire ce poète essentiel qu'est Sony Labou Tansi.

■ Claude MOUCHARD